

# Nos voix d'écriture

roman. (Avec la  
traduction des lettres de  
Clara, personnage non  
fictif)

Christophe Gervot

Christophe Gervot

Nos voix d'écriture

*roman. (Avec la traduction des lettres de Clara, personnage non fictif)*

© Christophe Gervot, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7681-4

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Clara,

*Je vais t'écrire, non pas pour justifier, mais pour tenter d'expliquer, et peut-être pour que tu me pardonnes, l'échec de notre relation.*

*La vérité emportera peut-être avec elle la tache qui demeure pour l'instant tenace dans mon esprit et jusque dans mon corps.*

*Qu'en est-il pour toi, Clara, as-tu déjà oublié ou souffres-tu encore ? J'espère que tu oublies. La vérité t'aidera peut-être, à oublier.*

*Pourtant elle sera difficile à lire, comme pour moi à t'écrire.*

*Je vais t'écrire.*

*Je vais écrire sur trois mois de ma vie, trois mois qu'a duré ma fuite en avant. Raconter l'histoire comme elle s'est passée, dans l'ordre, pour remettre un peu d'ordre aussi.*

Cet été-là, encore étudiant, Loïc avait trouvé in extremis un travail qui lui permettrait de mettre à distance tout ce qu'il venait de vivre et tout ce que cela avait révélé pour lui. Tout ce que cela avait révélé à ses yeux chez ceux qui l'entouraient et le fossé qui s'était creusé ça et là.

Il allait être moniteur d'un camp itinérant d'adolescents en Angleterre. Trois semaines loin de sa famille, c'était inespéré.

Ils débarquèrent tous, avec leur car et leurs vélos, à Plymouth. Leur périple passait par Brighton, où Loïc prit des photos des longues jetées-casinos et des promenades garnies de transats à rayures vertes pourtant toutes inoccupées, les conduisit à Londres, Ipswich, Cambridge qu'ils visitèrent en partageant un *pount* sur les canaux de la ville, Oxford, Bedford, Bristol, Cardiff puis Bath, puis les ramena en France.

Sur les routes, ou le soir au campement, il vit ces jeunes nouer leurs premières relations amoureuses, souvent ténues, réservées encore, et parfois plus sincères et profondes. En les voyant, vers la fin du voyage, il s'est dit, lui aussi, « pourquoi pas moi ? » . C'est vrai, il n'avait que quatre ou cinq ans de plus qu'eux. Alors il revint en France avec cette idée en tête, rien qu'une idée au

début : sortir avec une fille. Il avait dit à Marin, après avoir vu Thérèse à Angers, un soir, sur une place, qu'il la trouvait mignonne. Pourtant, quelques mois auparavant, il lui avait avoué : « Il y a peut-être longtemps que j'aurais dû te le dire, je suis homo.

— Ah bon. Moi je suis juif allemand, alors ne t'inquiète pas.  
C'était l'époque où il était désespéré.

Il partit en Espagne, en août, avec cette idée-là.

*Clara,*

*Connais-tu cette chanson de Paddy Mac Aloon, Dublin, où il interroge :*

Who does not adore the sound  
Of music in the names of towns ?

*J'aurais aimé avoir le temps de la partager avec toi.*

*En septembre dernier, je suis allé en Irlande. Voir Myriam, mon amie, que j'avais connue à seize ans, lors d'un échange scolaire. À l'époque, j'étais déjà attiré par les garçons, je me demandais vaguement quelle serait ma destinée. Je les regardais. Je rêvais d'avoir un ami. Mais à seize ans, rien n'était peut-être joué. Mes amies françaises et irlandaises (nous avons fait l'échange avec un lycée de jeunes filles) avaient comploté : « Ce soir, en boîte, ou il sort avec une fille, ou il est PD ! ». J'avais bien fait une tentative, invité sans succès l'une d'entre elles. Mais tant mieux, car dans les jours qui suivirent, je portai mon choix sur Myriam, la belle. Un soir, lors d'une soirée, je lui avais demandé : « Je t'aime, est-ce que tu m'aimes ?*

*— Oui. »*

*Nous n'avions eu que peu de temps pour nous connaître. Juste le temps d'échanger quelques baisers, et de nous dire : « À bientôt, au mois de juin ! »*

*Nous échangeâmes quelques lettres clandestines qu'elle adressait pour moi chez une amie française, et que moi, je lui adressais chez elle, mais en prenant garde de ne faire figurer sur l'enveloppe aucun signe qui pût attirer l'attention de ses parents.*

*En juin, il nous fallut du temps pour nous retrouver. Et Myriam semblait réticente envers moi. Alors, je pris ce prétexte pour l'abandonner : « Je n'ai pas envie de faire semblant ». Elle pleure, je ne lui parle pas. Avant qu'elle ne*

*reparte pour l'Irlande, une amie nous réconcilie. Nous nous sourions. Nous nous promettons de nous écrire.*

*De l'été 1984 à l'automne 1988, nous nous sommes écrit, une fois par mois.*

*L'été dernier, elle est venue travailler en Bretagne, dans le Finistère, mais, sur le chemin de l'Espagne, ne s'est pas arrêtée à la maison, comme je le lui avais proposé. De retour en Irlande, elle m'a invité chez elle. Comme j'étais désœuvré, et avec plaisir, j'ai accepté.*

Combien sont-ils au milieu de la nuit, qui passent devant lui ? Combien sont-ils, heureux, bruyants, chargés, discrets, qui traversent ce hall ? Une foule sans corps, effilée comme un songe, distillée par les heures. Quelques-uns sont si proches qu'il peut lire leurs visages.

La gare a regagné la nuit en attendant le jour. Chaque lampe a faibli à la même fraction d'une seconde écoulée, et toutes sont éteintes. Une femme, dans un kiosque, dispose une bougie comme une réminiscence.

Loïc ignorait tout de ceux qu'il devinait. Quelques-uns parcouraient d'un rayon lumineux l'horaire des arrivées ou celui des départs. Quelques-uns s'assemblaient en cercles indistincts et parlaient doucement. Il pressentait pourtant qu'ensemble ils prenaient sens, en leurs destinations diverses, au long de ce réseau de présences obscures qu'il surprenait parfois quand un regard fuyait.

Le sien aimait rejoindre, par la porte des quais, les lumières éparses d'un convoi en attente. Et sous une vitre sale, les cheveux blanc soyeux d'une femme immobile, assise face à lui. Loïc imagina qu'elle était différente, étrangère à ce lieu plus qu'un autre ou qu'une autre. Bien qu'elle ait les yeux clos, les traits inexpressifs, elle ne paraissait pas dormir. Simplement reposer, simplement immobile. Elle semblait tout entendre sans paraître écouter. Sans doute était-elle seule, comme lui était seul dans cette gare d'Hendaye.

La lumière, à nouveau, étala sur chacun sa couleur uniforme. Lassé d'attendre ainsi, Loïc se leva pour marcher sur le quai.

Des heures sont passées. Le train a quitté la gare et progresse lentement. Loïc ne peut dormir, malgré la fatigue de ces deux jours de voyage, hier en France le long de la façade atlantique, puis aujourd'hui à travers la péninsule. La nuit lui a caché les beautés de l'Espagne humide, les montagnes du nord. Deux jours et ce train qui s'arrête longuement dans la nuit aux abords d'Avila. À peine distingue-t-il les remparts de la ville, qu'il n'identifie que grâce aux panneaux toponymiques placés le long de la voie.

Les couleurs du matin reparaissent et c'est la surprise que procurent les plateaux arides de Castille, un paysage d'enfer immense d'où les plantations semblent émerger au prix d'un labeur irréel.

Les villes se succèdent, lentes, nombreuses. En fin d'après-midi, Cordoue apparaît enfin, au terme d'une courbe du chemin, alors qu'il ne sait plus exactement où en est ce voyage.

À la gare, Loïc cherche des yeux celui qui doit l'attendre. Mais il n'aperçoit personne sur les quais qui corresponde à la description que Santi lui a faite, au téléphone, il y a quelques jours. *Llegaré el domingo próximo* lui a-t-il dit cette semaine, *dimanche prochain*. Santi lui a fait préciser : *Ce dimanche, ou dimanche prochain ?*

— *El domingo próximo*. Pour lui, le dimanche qui vient, c'est dimanche prochain.

Mais personne ne l'attend à la gare. Il téléphone à Consuelo, par qui il a eu les coordonnées de Santi, lui qui a accepté de le recevoir : *No está Santi en la estación*.

— *Bueno, ahora vengo. J'arrive tout de suite. Comment es-tu habillé ?*

Consuelo ne tarde pas. Elle descend de sa petite voiture verte et propose : *¿ Nos besamos ?*

Elle l'accueille chez elle. Il rencontre sa mère, ses frères, deux françaises en vacances chez elle. Il plonge dans la piscine de la communauté. Consuelo appelle Santi à Málaga où il passe le week-end. Il arrive le soir et ils partent à sa rencontre dans les rues de Cordoue enfin gagnées par un peu de fraîcheur. Sur une place, le voilà. Il revient sur le malentendu : *Tu m'as dit : dimanche prochain*.

Santi termine ses études de médecine. Il a vingt-huit ans (*le temps de vivre des choses*, lui dira-t-il). Loïc s'installe chez lui. Dans la ville-jardin.

*Là-bas, elle m'accueille dans sa famille, dans cette petite maison, au bord de la Mer d'Irlande. Nous faisons souvent en train le voyage jusqu'à Dublin, où elle étudie, où elle a ses amis. Elle me montre la ville, les quartiers, les musées. Alors que nous longeons la Liffey et dépassons le « Ha' penny bridge » à pied, pour rejoindre des amis à une exposition d'art contemporain, Myriam me précède de quelques pas, et dans une rue perpendiculaire aux quais, je vois deux garçons dont l'un me regarde et me signale à l'autre. Tu l'as vu, celui-là ?, semble-t-il dire.*



*Dans la même rue, au Virgin Megastore, j'achète un 33 tours : Plight and Premonition, de David Sylvian. Quand je le tends au caissier, il sourit doucement. De mon choix, pour l'approuver, ou bien me sourit-il à moi seul ?*

*À Dublin, Clara, je me suis demandé si j'allais m'avancer sur la voie de l'homosexualité.*

*L'année dernière, notre première année de fac, j'ai rencontré Loïc, qui porte le même prénom que moi, fait les mêmes études. Nous nous sommes connus lors de la soirée de bizutage, un bizutage en douceur. Il l'avait organisé, avec tous ceux de deuxième année. Ce jour-là, il s'approche de moi. Le soir, dans une boîte de nuit du centre-ville où nous nous retrouvons tous, nous sommes assis l'un à côté de l'autre. Nous parlons beaucoup. Il s'approche tant de moi que je sens le souffle de ses paroles sur mon visage. Nous devenons amis très proches. Nous nous voyons souvent, sortons le soir dans la ville, prenons l'habitude d'assister à l'extinction d'un lampadaire sur deux dans les rues à minuit.*

*Un soir, il vient chez moi. Nous sommes assis l'un contre l'autre, mais je n'ose pas le toucher, mettre mon bras sur ses épaules. Nous parlons de tout, même de politique, mais nous ne nous avouons rien. Pas même cet autre soir, où il me caresse les cheveux, puis où nous nous couchons tous les deux sur le lit, presque lovés, mais sans nous toucher. Nous écoutons Le moi et le je de Gainsbourg/Birkin. Il me quitte en me caressant la joue sur le pas de ma porte : J'aimerais passer la soirée avec toi, mais j'attends un coup de téléphone de ma mère.*

*Les jours passent. Rien ne se passe. À la bibliothèque, je l'aperçois. Je m'approche de lui et j'écris sur une de ses feuilles : Te amo. Et je m'en vais. Dans le hall de la fac, plus tard, il me rejoint. Je pars. Il me demande seulement : ¿ Te vas ?*

*Je ne le revois qu'à la soirée pour l'anniversaire de Sandra. Il est accompagné du garçon avec qui il habite. Ils nous snobent tous. Nous ne parlons pas. Rentré chez moi, je pleure toute la nuit, sans trouver le sommeil. Le lendemain matin, samedi, je lui téléphone : Tu peux passer chez moi ?*

*Quand il arrive, je lui dis que j'ai l'impression qu'il me fait la gueule. Il répond que je ne suis pas loquace. C'est vrai. Il ne dit mot sur ma déclaration.*

*Puis nous rejoignons des amis dans un café. Leur présence me reconforte doucement. Parmi eux, Clarence. Elle et moi décidons de sortir ce soir.*

*Au Saint-Trop', il y a bar au rez-de-chaussée et musique dans la cave. Je*

*découvre cette boîte joyeuse avec Clarence. J'y rencontre aussi trois autres étudiants dont Denis, un germaniste. C'est une bonne soirée, que j'aimerais reproduire malgré les pleurs qui l'ont précédée.*